

1734 : La méprise (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

74 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1734 : *La méprise*(*editio princeps*), 1739
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/892>

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *La méprise*, A Paris, Chez Prault père, 1739.

Date[1739](#)

Genre[Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés*Editio princeps*

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

LA MEPRISE,

COMEDIE.

De Monsieur DE MARIVAUX.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens Ordinaires du
Roi le 16. Août 1734.



A PARIS,

Chez PRAULT, pere, Quay de Gesvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Approbation & Privilege du Roy.



GD
14054

LAMBERT

COUVERT

DE MONTAIGNE

Par le sieur de MONTAIGNE
Membre de l'Académie
Paris 1734



A PARIS

chez LAURENT, Palais National, au Salon
des Beaux-Arts

M. DCC. XXXIX

Reçu de la Bibliothèque de la Ville de Paris



A P P R O B A T I O N.

J' Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la
Comedie de la Méprise. A Paris ce 26. Avril 1739.
Signé, LA SERRÉ.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S, par la grâce de Dieu, Roy de France &
de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les
Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-
quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt
de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils &
autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre
bien amé PIERRE PRAULT, Libraire-Imprimeur de
nos Fermes & Droits à Paris, Nous ayant fait remontrer
qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer & donner
au Public, la Bibliothèque de Campagne, ou Recueil d'Avan-
tures choisies, Nouvelles, Histoires, Contes, Bons mots, &
autres Pièces, tant en Prose qu'en Vers, pour servir de récréation
à l'esprit, en six volumes : Le Livre des Enfans & le Glaneur
François, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de
Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le
faire imprimer ou imprimer en bon papier & beaux caracte-
res, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele
sous le contre-scel des Presentes, A CES CAUSES, &
voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui
avons permis & permettons par ces Presentes, de faire
imprimer ou imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en
un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément,
& autant de fois que bon lui semblera, sur papier & ca-
racteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée
sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre
& débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de
six années consecutives, à compter du jour de la date
desdites Presentes; faisons défenses à toutes personnes de
celle qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire
d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance;
comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'im-
primer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter
ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en
partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte

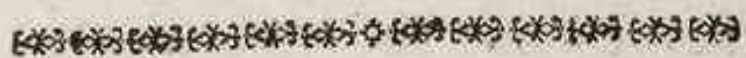
que ce soit, d'augmentation, changement de titre, même en feuilles séparées, ni d'impression étrangère ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentés seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression d'icelles Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentés: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie d'icelles Présentés, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin d'icelles Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autres permissions, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le seizième jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent trente-six; & de notre Règne le vingt-unième. Par le Roy, en son Conseil. Signé, S A I N S O N.

Regist. sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 264. Fol. 241. conformément aux anciens Règlemens confirmés par celui du 22. Fevrier 1723. A Paris, le 24. Mars 1736.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LA MÉPRISE
COMEDIE.

A



ACTEURS.

HORTENSE,

CLARICE , sœur d'Hortense.

LISETTE , Suivante de Clarice.

ERGASTE,

FRONTIN , Valet d'Ergaste.

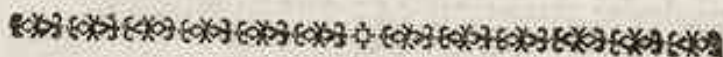
ARLEQUIN , Vallet d'Hortense.

La Scene est dans un Jardin.



LA MEPRISE.

COMEDIE.



Le Théâtre représente un Jardin.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, ERGASTE.

FRONTIN.



E vous dis, Monsieur, que je l'attens ici; je vous dis qu'elle s'y rendra; que j'en suis sûr, & que j'y compte, comme si elle y étoit déjà.

ERGASTE.

Et moi, je n'en crois rien.

FRONTIN.

C'est que vous ne sçavez pas ce que je vauz; mais une fille ne s'y trompera pas: J'ai vû la friponne jetter sur moi de certains regards, qui n'en demeureront pas là, qui auront des suites; vous le verrez.

A ij

La Méprise,
E R G A S T E.

Nous n'avons vu la Maîtresse & la Suivante qu'une fois ; encore , ce fut par un coup du hasard , que nous les rencontrâmes hier dans cette Promenade-ci ; elle ne furent avec nous qu'un instant ; nous ne les connoissons point ; de ton propre aveu la Suivante ne te répondit rien quand tu lui parlas : Quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce que tu lui dis ?

F R O N T I N.

Mais, Monsieur, faut-il encore vous répéter que ses yeux me répondirent : N'est-ce rien que des yeux qui parlent ? Ce qu'ils disent est encore plus sûr que des paroles : Mon Maître en tient pour votre Maîtresse , lui dis je tout bas en me rapprochant d'elle ; son cœur est pris , c'est autant de perdu ; celui de votre Maîtresse me paroît bien avanturé , j'en crois la moitié de parti , & l'autre en l'air ; du mien , vous n'en avez pas fait à deux fois , vous me l'avez expédié d'un coup d'œil ; en un mot , ma charmante , je t'adore ; nous reviendrons demain ici , mon Maître & moi à pareille heure , ne manques point d'y mener ta Maîtresse , afin qu'on donne la dernière main à cet amour-ci , qui n'a peut-être pas toutes ses façons ; moi , je m'y rendrai un heure avant mon Maître , & tu entends bien que c'est t'inviter d'en faire autant ;

car il fera bon de nous parler sur tout ceci, n'est-ce pas ? Nos cœurs ne seront pas fâchés de se connoître un peu plus à fond ? Qu'en penses-tu, ma poule ? Y viendras-tu ?

ERGASTE.

A cela nulle réponse ?

FRONTIN.

Ah ! vous m'excuserez.

ERGASTE.

Quoi ! Elle parla donc ?

FRONTIN.

Non.

ERGASTE.

Que veut-tu donc dire ?

FRONTIN.

Comme il faut du tems pour dire des paroles, & que nous étions très pressés, elle mit, ainsi que je vous l'ai dit, des regards à la place des mots, pour aller plus vite ; & se tournant de mon côté avec une douceur infinie : Oui, mon fils, me dit-elle, sans ouvrir la bouche, je m'y rendrai, je te le promets, tu peux compter là-dessus ; viens-y en pleine confiance, & tu m'y trouveras : voilà ce qu'elle me dit, & que je vous rends mot pour mot, comme je l'ai traduit d'après ses yeux.

ERGASTE.

Va, tu rêves.

La Méprise ;
FRONTIN.

Enfin , je l'attends : Mais , vous , Monsieur , pensez-vous que la Maîtresse veuille revenir ?

ERGASTE.

Je n'ose m'en flatter , & cependant je l'espere un peu. Tu sçais bien que notre conversation fut courte ; je lui rendis le gant qu'elle avoit laissé tomber ; elle me remercia d'une manière très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avois couru pour le ramasser ; & se démasqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante ! Je croyois , lui dis-je , partir demain , & voici la première fois que je me promene ici ; mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde , m'y ramenera plus d'une fois.

FRONTIN.

Le plaisir d'y rencontrer ? Pourquoi ne pas dire l'esperance ? C'auroit été indiquer adroitement un rendez-vous pour le lendemain.

ERGASTE.

Oui. Mais ce rendez-vous indiqué l'auroit peut-être empêché d'y revenir par raison de fierté ; au lieu , qu'en ne parlant que du plaisir de la revoir , c'étoit simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours , & lui dire que j'en profiterois , sans rien m'attribuer de la démarche qu'elle feroit en y venant.

FRONTIN *regardant derrière lui.*

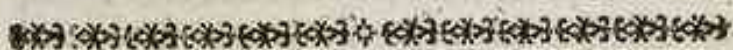
Tenez, tenez, Monsieur, suis-je un bon traducteur du langage des œillades ? Hé ! direz-vous que je rêve ? Voyez-vous cette figure tendre & solitaire, qui se promène là-bas en attendant la mienne.

ERGASTE.

Je crois que tu as raison, & que c'est la Suivante.

FRONTIN.

Je l'aurois défié d'y manquer ; je me connois. Retirez-vous, Monsieur, ne gênez point les intentions de ma Belle ; promenez-vous d'un autre côté, je vais m'instruire de tout, & j'irai vous rejoindre.



SCENE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN *en riant.*

EH ! Eh bonjour, chere enfant ; reconnoissez-moi, me voilà, c'est le véritable.

LISETTE.

Que voulez-vous, Monsieur le Véritable ?
Je ne cherche personne ici, moi.

A iij

La Méprise,
FRONTIN.

Oh ! que si, vous me cherchiez, je vous cherchois ; vous me trouvez, je vous trouve, & je défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous ?

L I S E T T E *faisant la révérence.*

Fort bien. Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

A merveilles. Voilà des apas dans la compagnie de qui il seroit difficile de se porter mal.

L I S E T T E.

Vous êtes aussi galant que familier.

FRONTIN.

Et vous, aussi ravissante qu'hipocrite ; mettons bas les façons, vivons à notre aise. Tiens, je t'aime ; je te l'ai déjà dit, & je le répète ; tu m'aimes, tu ne me l'as pas dit, mais je n'en doute pas ; donnes-toi donc le plaisir de me le dire, tu me le répéteras après, & nous serons tous deux aussi avancés l'un que l'autre.

L I S E T T E.

Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu ?

FRONTIN.

Entre nous, ai-je tort d'en être sûr ? Une fille comme toi manqueroit-elle de goût ? Là, voyons ; regardes-moi pour vérifier la chose ; tourne encore sur moi cette prunelle friande que tu avois hier, & qui m'a laissé

pour toi le plus tendre appétit du monde. Tu n'oses, tu rougis : Allons , m'amour , point de quartier ; finissons cet article-là.

L I S E T T E *d'un ton tendre.*

Laisse moi.

F R O N T I N.

Non , ta fierté se meurt ; je ne la quitte pas que je ne l'aye achevée.

L I S E T T E.

Dès que tu as deviné que tu me plais , n'est ce pas assez ? Je ne t'en apprendrai pas davantage.

F R O N T I N.

Il est vrai , tu ne feras rien pour mon instruction ; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre dire.

L I S E T T E.

Tu veux donc que je la régale aux dépens de la mienne ?

F R O N T I N.

La tienne ? Eh ! pafsambleu , je t'aime : que lui faut-il de plus ?

L I S E T T E.

Mais , je ne te hais pas.

F R O N T I N.

Allons , allons , tu me voles ; il n'y a pas là ce qui m'est dû ; fais-moi mon compte.

L I S E T T E.

Tu me plais.

La Méprise ,
FRONTIN.

Tu me retiens encore quelque chose ; il n'y a pas là ma somme.

L I S E T T E.

Eh bien , donc . . . Je t'aime.

FRONTIN.

Me voilà payé avec un *bis*.

L I S E T T E.

Le *bis* viendra dans le cours de la conversation , fais m'en credit , pour à present ; ce seroit trop de dépense à la fois.

FRONTIN.

Oh ! ne crains pas la dépense ; je mettrai ton cœur en fond , va , ne t'embarasse pas.

L I S E T T E.

Parlons de nos Maîtres : Premièrement , qui êtes-vous , vous autres ?

FRONTIN.

Nous sommes des Gens de condition qui retournons à Paris , & de là à la Cour qui nous trouve à redire ; nous revenons d'une Terre que nous avons dans le Dauphiné ; & en passant , un de nos amis nous a arrêté à Lyon , d'où il nous a mené à cette Campagne-ci , où deux paires de beaux yeux nous racrocherent hier pour autant de temps qu'il leur plaira.

L I S E T T E.

Où sont-ils , ces beaux yeux ?

FRONTIN.

En voilà deux ici ; ta Maîtresse a les deux autres.

LISETTE.

Que fait ton Maître ?

FRONTIN.

La guerre , quand les Ennemis du Roi nous raisonnent.

LISETTE.

C'est-à-dire , qu'il est Officier. Et son nom ?

FRONTIN.

Le Marquis Ergaste ; & moi , le Chevalier Frontin , comme cadet de deux freres que nous sommes.

LISETTE.

Ergaste , ce nom-là est connu ; & tout ce que tu me dis là , nous convient assez.

FRONTIN.

Quand les minois se conviennent , le reste s'ajuste. Mais , voyons , mes enfans ; qui êtes-vous , à votre tour ?

LISETTE.

En premier lieu , nous sommes belles.

FRONTIN.

On le sent encore mieux qu'on ne le voit.

LISETTE.

Ah ! Le compliment vaut une révérence.

FRONTIN.

Passons , passons ; ne te pique point de

payer mes complimens ce qu'ils valent ; je te
ruinerois en réverence , & je te cajole gratis.
Continuons : Vous êtes belles ; après ?

L I S E T T E.

Nous sommes orphelines.

F R O N T I N.

Orphelines ? Expliquons nous ; l'Amour
en fait quelque fois des orphelins : êtes-vous
de la façon ? Vous êtes assez aimable pour
cela.

L I S E T T E.

Non , impertinent ; il n'y a que deux ans
que nos parens sont morts , Gens de condi-
tion aussi , qui nous ont laissé très-riches.

F R O N T I N.

Voilà de fort bons procédés.

L I S E T T E.

Ils ont eu pour heritieres deux filles qui
vivent ensemble dans un accord qui va jus-
qu'à s'habiller l'une comme l'autre , ayant
toutes deux presque le même son de voix ,
toutes deux blondes & charmantes , & qui se
trouvent si bien de leur état , qu'elles ont fait
ferment de ne point se marier , & de rester
filles.

F R O N T I N.

Ne point se marier , fait un article ; rester
filles , en fait un autre.

L I S E T T E.

C'est la même chose.

FRONTIN.

Oh que non ! Quoiqu'il en soit , nous protestons contre l'un ou l'autre de ces deux sermens-là : celle que nous aimons n'a qu'à choisir , & voir celui qu'elle veut rompre ; comment s'appelle-t-elle ?

LISETTE.

Clarice , c'est l'aînée , & celle à qui je suis.

FRONTIN.

Que dit-elle de mon Maître ? Depuis qu'elle l'a vû , comment va son vœu de rester fille ?

LISETTE.

Si ton Maître s'y prend bien , je ne crois pas qu'il se soutienne , le goût du mariage l'emportera.

FRONTIN.

Voyez le grand malheur ! combien y a-t-il de ces vœux-là qui se rompent à meilleur marché ? Eh , dis-moi , mon Maître l'attend ici , va-t-elle venir ?

LISETTE.

Je n'en doute pas.

FRONTIN.

Sera-t-elle encore masquée ?

LISETTE.

Oui , en ce Pays-ci c'est l'usage , en Été , quand on est à la campagne , à cause du hâle & de la chaleur. Mais n'est-ce pas là Ergaste que je vois là-bas ?

C'est lui-même.

L I S E T T E.

Je te quitte donc ; informe-le de tout ; encourage son amour. Si ma Maîtresse devient sa femme , je me charge de t'en fournir une.

FRONTIN.

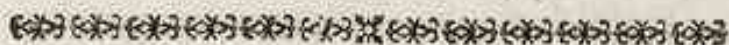
Eh , me la fourniras-tu en conscience ?

L I S E T T E.

Impertinent ! Je te conseil d'en douter.

FRONTIN.

Oh ! Le doute est de bon sens ; tu es si Jolie.



SCENE III.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

EH bien , que dit la Suivante ?

FRONTIN.

Ce qu'elle dit ? Ce que j'ai toujours prévu que nous triomphons , qu'on est rendu , & que quand il nous plaira , le Notaire nous dira le reste.

ERGASTE.

Comment ! Est-ce que sa Maîtresse lui a parlé de moi ?

FRONTIN.

Si elle en a parlé : On ne tarit point, tous les échos du Pays nous cornnoissent, on languit, on soupire, on demande quand nous finirons ; peut-être qu'à la fin du jour on nous sommera d'épouser ; c'est ce que j'en puis juger sur le discours de Lisette, & la chose vaut la peine qu'on y pense. Clarice, fille de qualité, d'un côté ; Lisette, fille de Condition, de l'autre, cela est bon, la race des Frontins & des Ergastes ne rougira point de leur devoir son entrée dans le monde, & de leur donner la préférence.

ERGASTE.

Il faut que l'amour r'ait tourné la tête ; explique-toi donc mieux ? Aurois-je le bonheur de ne pas déplaire à Clarice ?

FRONTIN.

Eh, Monsieur, comment vous expliquez-vous vous-même ? Vous parlez du ton d'un Suppliant, & c'est à nous à qui on présente Requête. Je vous félicite, au reste ; vous avez dans votre victoire un accident glorieux que je n'ai pas dans la mienne ; on avoit juré de garder le célibat, vous triomphez du serment. Je n'ai point cet honneur-là, moi, je ne triomphe que d'une fille qui n'avoit juré de rien.

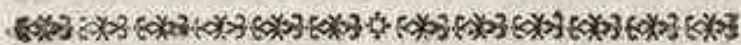
ERGASTE.

Eh, dis-moi naturellement si l'on a du penchant pour moi.

Oui, Monsieur, la vérité toute pure est que je suis adoré, parce qu'avec moi cela va un peu vite, & que vous êtes à la veille de l'être, & je vous le prouve, car voilà votre future Idolâtre qui vous cherche.

ERGASTE.

Ecarte-toi.



SCENE IV.

ERGASTE, HORTENSE,
FRONTIN éloigné.

Hortense, quand elle entre sur le Théâtre, tient son Masque à la main pour être connue du Spectateur, & puis le met sur son visage dès que Frontin tourne la tête & l'aperçoit. Elle est vêtue comme l'étoit ci-devant la Dame de qui Ergaste dit avoir ramassé le gant le jour d'auparavant, & c'est la sœur de cette Dame.

HORTENSE *traversant le Théâtre.*

N'Est-ce pas-là ce Cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur? Je n'en ai guère vu de si bien fait. Il me regarde, j'étois hier démasquée avec cet habit-

ci.

ci, & il me reconnoît sans doute. (*Elle marche comme en se retirant.*)

ER GASTE l'aborde, la salue, & la prend pour l'autre, à cause de l'habit & du Masque.

Puisque le hafard vous offre encore à mes yeux, Madame, permettez que je ne perde pas le bonheur qu'il me procure ; que mon action ne vous irrite point ; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous, le mien est infini, j'en suis pénétré : jamais on ne craignit tant de déplaire ; mais jamais cœur, en même tems, ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise, ni si tendre.

HORTENSE.

Monsieur, je ne m'attendois pas à cet abord-là ; & quoique vous m'ayez vûe hier ici, comme en effet j'y étois, & démasquée, cette façon de se voir n'établit entre nous aucune connoissance, sur tout avec les personnes de mon sexe ; ainsi, vous voulez bien que l'entretien finisse.

ER GASTE.

Ah ! Madame, arrêtez de grace, & ne me laissez point en proye à la douleur de croire que je vous ai offensé ; la joye de vous retrouver ici m'a égaré, j'en conviens, je dois vous paroître coupable d'une hardiesse que je n'ai pourtant point ; car je n'ai scû

B

ce que je faisois , & je tremble devant vous à présent que je vous parle.

HORTENSE.

Je ne puis vous écouter.

ERGASTE.

Voulez-vous ma vie en réparation de l'audace dont vous m'accusez ? Je vous l'apporte , elle est à vous , mon sort est entre vos mains , je ne sçaurois plus vivre si vous me rebutez.

HORTENSE.

Vous , Monsieur !

ERGASTE.

J'explique ce que je sens , Madame ; je me donnai hier à vous , je vous consacrai mon cœur , je conçus le dessein d'obtenir grace du vôtre , & je mourrai s'il me la refuse. Jugez si un manque de respect est compatible avec de pareils sentimens.

HORTENSE.

Vos expressions sont vives & pressantes assurément , il est difficile de rien dire de plus fort ; mais enfin , plus j'y pense , & plus je vois qu'il faut que je me retire , Monsieur , il n'y a pas moyen de se prêter plus long-temps à une conversation comme celle-ci , & je commence à avoir plus de tort que vous.

ERGASTE.

Eh , de grace , Madame , encore un mot.

qui décide de ma destinée , & je finis ; me
haïssez-vous ?

HORTENSE.

Je ne dis pas cela , je ne pousse point les
choses jusques-là , elles ne le méritent pas :
Sur quoi voudriez-vous que fût fondée ma
haine ? Vous m'êtes inconnu , Monsieur ;
attendez donc que je vous connoisse.

ERGASTE.

Me fera-t-il permis de chercher à vous
être présenté , Madame ?

HORTENSE.

Vous n'aviez qu'un mot à me dire tout-
à l'heure , vous me l'avez dit , & vous con-
tinuez , Monsieur ; achevez donc , ou je
m'en vais ; car il n'est pas dans l'ordre que
je reste.

ERGASTE.

Ah ! je suis au désespoir ! Je vous entens ;
vous ne voulez pas que je vous voye davan-
tage !

HORTENSE.

Mais en vérité , Monsieur , après m'avoir
appris que vous m'aimez , me conseillerez-
vous de vous dire que je veux bien que vous
me voyiez ? Je ne pense pas que cela m'ar-
rive. Vous m'avez demandé si je vous haïs-
sois , je vous ai répondu que non ; en voilà
bien assez , ce me semble , n' imaginez pas
que j'aille plus loin. Quant aux mesures que

Bij

vous pouvez prendre pour vous mettre en état de me voir avec un peu plus de décence qu'ici, ce sont vos affaires. Je ne m'opposerai point à vos desseins, car vous trouverez bon que je les ignore, & il faut que cela soit ainsi : un homme comme vous a des amis, sans doute, & n'aura pas besoin d'être aidé pour se produire.

ER G A S T E.

Hélas ! Madame, je m'appelle Erasle, je n'ai d'amis ici que le Comte de Belfort qui m'arrêta hier comme j'arrivois du Dauphiné, & qui me mena sur le champ dans cette Campagne ci.

H O R T E N S E.

Le Comte de Belfort, dites-vous ! Je ne sçavois pas qu'il fût ici. Nos maisons sont voisines, apparamment qu'il nous viendra voir ; & c'est donc chez lui que vous êtes actuellement, Monsieur ?

ER G A S T E.

Oui, Madame, je le laissai hier donner quelques ordres après diné, & je vins me promener dans les allées de ce petit bois où j'apperçûs du monde ; je vous y vis, vous y démasquâtes un instant ; & dans cet instant vous devintes l'arbitre de mon sort ; j'oubliai que je retournois à Paris ; j'oubliai jusqu'à un mariage avantageux qu'on m'y ménageoit, auquel je renonce, & que j'al-

lois conclure avec une personne à qui rien ne me lioit qu'un simple rapport de condition & de fortune.

HORTENSE.

Dès que ce mariage vous est avantageux, la partie se renouera; la Dame est aimable, sans doute, & vous ferez vos réflexions.

ERGASTE.

Non, Madame, mes réflexions sont faites, & je le répète encore, je ne vivrai que pour vous, ou je ne vivrai pour personne; trouver grace à vos yeux, voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune, & je ne veux plus rien dans le monde, si vous me défendez d'y aspirer.

HORTENSE.

Moi, Monsieur, je ne vous défends rien, je n'ai pas ce droit-là; on est le Maître de ses sentimens, & si le Comte de Belfort, dont vous parlez, alloit vous mener chez moi, je le suppose, parce que cela peut arriver, je serois même obligée de vous y bien recevoir.

ERGASTE.

Obligée, Madame, vous ne m'y souffrirez donc que par politesse?

HORTENSE.

A vous dire vrai, Monsieur, j'espère bien n'agir que par ce motif-là, du moins d'abord, car de l'avenir, qui est-ce qui en peut répondre?

La Méprise ;
E R G A S T E.

Vous, Madame, si vous le voulez.

H O R T E N S E.

Non, je ne sçais encore rien là-dessus ; puisqu'ici même j'ignore ce que c'est que l'amour, & je voudrois bien l'ignorer toute ma vie. Vous aspirez, dites-vous, à me rendre sensible ? A la bonne heure, personne n'y a réussi ; vous le tentez, nous verrons ce qu'il en fera : Mais je vous sçaurai bien mauvais gré si vous y réussissez mieux qu'un autre.

E R G A S T E.

Non, Madame, je n'y vois pas d'apparence.

H O R T E N S E.

Je souhaite que vous ne vous trompiez pas ; cependant je erois qu'il sera bon, avec vous, de prendre garde à soi de plus près qu'avec un autre. Mais voici du monde, je serois fâchée qu'on nous vit ensemble ; éloignez-vous, je vous prie.

E R G A S T E.

Il n'est point tard, continuez-vous votre promenade, Madame ? Et pourrois-je espérer, si l'occasion s'en présente, de vous revoir encore ici quelques momens ?

H O R T E N S E.

Si vous me trouvez seule & éloignée des autres, dès que nous nous sommes parlés,

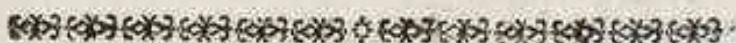
& que, grace à votre précipitation, la faute en est faite, je crois que vous pourrez m'aborder sans conséquence.

ERGASTE.

Et cependant je pars sans avoir eu la douleur de voir encore ces yeux & ces traits....

HORTENSE.

Il est trop tard pour vous en plaindre ; mais vous m'avez vûe , séparons-nous , car on approche. (*Quand il est parti.*) Je suis donc folle ! Je lui donne un espee de rendez-vous , & j'ai peur de le tenir , qui pis est.



SCENE V.

HORTENSE , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame , je viens vous demander votre avis sur une commission qu'on m'a donnée.

HORTENSE.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous avoir compagnie ?

HORTENSE.

Non ; quelle est-elle , cette compagnie ?

La Méprise ;
ARLEQUIN.

C'est ce Monsieur Damis qui est si amoureux de vous.

HORTENSE.

Je n'ai que faire de lui ni de son amour. Est-ce qu'il me cherche ? De quel côté vient-il ?

ARLEQUIN.

Il ne vient par aucun côté, car il ne bouge, & c'est moi qui vient pour lui afin de savoir où vous êtes. Lui dirai-je que vous êtes ici ou bien ailleurs ?

HORTENSE.

Non, nulle part.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas, il faut bien que vous soyez en quelque endroit ; il n'y a qu'à dire où vous voulez être ?

HORTENSE.

Quel imbécile ! Rapporte-lui que tu ne me trouves pas.

ARLEQUIN.

Je vous ai pourtant trouvée ; comment ferons-nous ?

HORTENSE.

Je t'ordonne de lui dire que je n'y suis pas, car je m'en vais. (*Elle s'écarte.*)

ARLEQUIN.

Eh bien, vous avez raison, quand on s'en va, on y est pas, cela est clair. (*Il s'en va.*)

SCENE



SCENE VI.

HORTENSE, CLARICE.

N HORTENSE *à part.*
E voilà-t-il pas encore ma sœur.

CLARICE.

J'ai tourné mal à propos de ce côté-ci.
M'a-t-elle vûë ?

HORTENSE.

Je la trouve embarrassée ; qu'est-ce que
cela signifie ? Ergaste y auroit-il part ?

CLARICE.

Il faut lui parler ; je sçais le moyen de la
congédier. Ah ! vous voilà , ma sœur.

HORTENSE.

Oui , je me promenois ; & vous ma sœur ?

CLARICE.

Moi , de même : le plaisir de rêver m'a
insensiblement amené ici.

HORTENSE.

Et poursuivez-vous votre promenade ?

CLARICE.

Encore une heure ou deux.

HORTENSE.

Une heure ou deux !

C

La Méprise,
CLARICE.

Oui, parce qu'il est de bonne heure.

HORTENSE.

Je suis d'avis d'en faire autant.

CLARICE

(à part.)

(haut.)

De quoi s'avise-t-elle ? Comme il vous
plaira.

HORTENSE.

Vous me paraissez rêveuse ?

CLARICE.

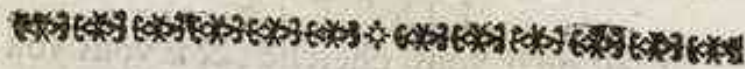
Mais... Oui, je rêvois ; ces lieux-ci y in-
vitent : mais nous aurons bientôt compa-
gnie, Damis vous cherche, & vient par-là.

HORTENSE.

Damis ! Oh, sur ce pied-là je vous quitte.
Adieu, vous sçavez combien il m'ennuye.
Ne lui dites pas que vous m'avez vûë.
(à part) Rappelons Arlequin afin qu'il ob-
serve.

CLARICE *riant.*

Je sçavois bien que je la ferois partir.



SCENE VII.

CLARICE, LISETTE.

LISETTE.
Q Uoi ! toute seule , Madame !
 CLARICE.

Oui, Lisette.

LISETTE *en riant & lui marquant du
 bout du doigt.*

Il est ici.

CLARICE.

Qui ?

LISETTE.
 Vous ne m'entendez pas ?

CLARICE.
 Non.

LISETTE.
 Eh, cet aimable jeune homme qui vous
 rendit hier un petit service de si bonne grace.

CLARICE.
 Ce jeune Officier ?

LISETTE.
 Eh oui.

CLARICE.
 Eh bien , qu'il y soit , que veux-tu que
 j'y fasse ?

Cij

La Méprise,

L I S E T T E.

C'est qu'il vous cherche, & si vous voulez l'éviter, il ne faut pas rester ici.

C L A R I C E.

L'éviter ! Est-ce que tu crois qu'il me parlera ?

L I S E T T E.

Il n'y manquera pas, la petite aventure d'hier le lui permet de reste.

C L A R I C E.

Va, va, il ne me reconnoîtra seulement pas.

L I S E T T E.

Hum ! Vous êtes pourtant bien reconnoissable ; & de l'air dont il vous lorgna hier, je vais gager qu'il vous voit encore ; ainsi, prenons par-là.

C L A R I C E.

Non, je suis trop lasse ; il y a long-temps que je me promène.

L I S E T T E.

Oui dà, un bon quart-d'heure, à peu près.

C L A R I C E.

Mais pourquoi me fatiguerois-je à fuir un homme, qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi, que je songe à lui ?

L I S E T T E.

Eh mais, c'est bien assez qu'il y songe autant.

CLARICE.

Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Vous ne m'avez encore parlé de lui que
trois ou quatre fois.

CLARICE.

Ne te figurerois-tu pas que je ne suis
venue seule ici que pour lui donner occa-
sion de m'aborder ?

LISETTE.

Oh ! il n'y a pas de plaisir avec vous ,
vous devinez mot à mot ce qu'on pense.

CLARICE.

Que tu es folle !

LISETTE *riant*.

Si vous n'y étiez pas venue de vous-mê-
me , je devois vous y mener , moi.

CLARICE.

M'y mener ! Mais vous êtes bien hardie
de me le dire !

LISETTE.

Bon ! je suis encore bien plus hardie que
cela , c'est que je crois que vous y seriez
venue.

CLARICE.

Moi !

LISETTE.

Sans doute , & vous auriez raison , car il
est fort aimable ; n'est-il pas vrai ?

La Méprise,
CLARICE.

J'en conviens.

LISETTE.

Et ce n'est pas-là tout, c'est qu'il vous aime.

CLARICE.

Autre idée!

LISETTE.

Oui dà, peut-être que je me trompe.

CLARICE.

Sans doute, à moins qu'on ne te l'ait dit,
& je suis persuadée que non; qui est-ce qui t'en a parlé?

LISETTE.

Son valet m'en a touché quelque chose.

CLARICE.

Son valet!

LISETTE.

Oui.

CLARICE *quelque temps sans parler &
& impatiente.*

Et ce valet t'a demandé le secret, aparemment?

LISETTE.

Non.

CLARICE.

Cela revient pourtant au même, car je renonce à sçavoir ce qu'il vous a dit, s'il faut vous interroger pour l'apprendre.

L I S E T T E.

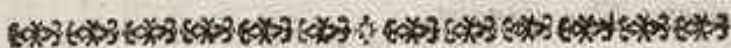
J'avoue qu'il y a un peu de malice dans mon fait ; mais ne vous fâchez pas , Ergaste vous adore , Madame.

C L A R I C E.

Tu vois bien qu'il ne sera pas nécessaire que je l'évite , car il ne paroît pas.

L I S E T T E.

Non , mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler : Irai-je sçavoir ce qu'il me veut ?



S C E N E V I I I.

F R O N T I N , L I S E T T E ,
C L A R I C E.

C L A R I C E.

O H ! tu le peux : je ne t'en empêche pas.

L I S E T T E.

Si vous ne vous en souciez guère , ni moi non plus.

C L A R I C E.

Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie , & allez toujours voir ce qu'on vous veut.

L I S E T T E à *Clarice.*

Eh parlez donc ? (*Et puis s'approchant de Frontin.*) Ton Maître est-il là ?

F R O N T I N.

Oui , il demande s'il peut reparoître puisqu'elle est seule.

L I S E T T E *revient à sa Maîtresse.*

Madame , c'est Monsieur le Marquis Ergaste qui auroit grande envie de vous faire encore la révérence , & qui , comme vous voyez , vous en sollicite par le plus révérencieux de tous les valets. (*Frontin salue à droite & à gauche.*)

C L A R I C E.

Si je l'avois prévu , je me ferois retirée.

L I S E T T E.

Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là ?

C L A R I C E.

Mais je ne suis d'avis de rien ; réponds ce que tu voudras ; qu'il vienne !

L I S E T T E à *Frontin.*

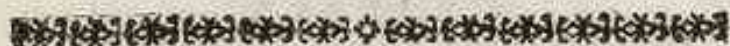
On n'est d'avis de rien , mais qu'il vienne.

F R O N T I N.

Le voilà tout venu.

L I S E T T E.

Toi , avertis-nous si quelqu'un approche.
(*Frontin sort.*)



S C E N E I X.

CLARICE, LISETTE,
ERGASTE.

ERGASTE.

Que ce jour-ci est heureux pour moi ;
Madame ! Avec quelle impatience
n'attendois-je pas le moment de vous revoir
encore ? J'ai observé celui où vous étiez
seule.

CLARICE *se démasquant un moment.*

Vous avez fort bien fait d'avoir cette at-
tention là ; car nous ne nous connoissons
gueres. Quoiqu'il en soit, vous avez souhai-
té me parler, Monsieur ; j'ai crû pouvoir y
consentir. Auriez-vous quelque chose à me
dire ?

ERGASTE.

Ce que mes yeux vous ont dit avant mes
discours, ce que mon cœur sent mille fois
mieux qu'ils ne le disent, ce que je voudrois
vous repeter toujours, que je vous aime,
que je vous adore, que je ne vous verrai ja-
mais qu'avec transport.

L I S E T T E *à part, à sa Maîtresse.*
Mon rapport est-il fidel ?

La Méprise ,
CLARICE.

Vous m'avoüerez , Monsieur , que vous ne mettez gueres d'intervale entre me connoître , m'aimer , & me le dire ; & qu'un pareil entretien auroit pû être précédé de certaines formalités de bienséance qui sont ordinairement nécessaires.

ERGASTE.

Je crois vous l'avoir déjà dit, Madame; je n'ai scû ce que je faisois : oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'atroublé, & qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle.

LISETTE à Clarice.

Qu'il a le débit tendre !

CLARICE.

Avec tout cela , Monsieur , convenez pourtant qu'il en faudra revenir à quelqu'une de ces formalités dont il s'agit , si vous avez dessein de me revoir.

ERGASTE.

Si j'en ai dessein ? Je ne respire que pour cela. Madame. Le Comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir.

CLARICE.

Est-ce qu'il est de vos amis ?

ERGASTE.

C'est lui , Madame , chez qui il me semble vous avoir dit que j'étois.

CLARICE.

Je ne me le rappellois pas.

ERGASTE.

Je l'accompagnerai chez vous, Madame;
il me l'a promis : s'engage-t-il à quelque chose
qui vous déplaît ? Consentez-vous que
je lui aie cette obligation ?

CLARICE.

Votre question m'embarrasse ; dispensez-
moi d'y répondre.

ERGASTE.

Est-ce que votre réponse me seroit con-
traire ?

CLARICE.

Point du tout.

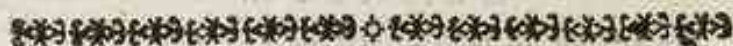
LISETTE.

Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas.

(Ergaste se jette à ses genoux, & lui
baise la main.)

CLARICE *remettant son masque.*

Adieu, Monsieur ; j'attendrai le Comte
de Belfort. Quelqu'un approche ; laissez-moi
seule continuer ma promenade, nous pour-
rions nous y rencontrer encore,



SCENE X.

ERGASTE, CLARICE,
LISETTE, FRONTIN.

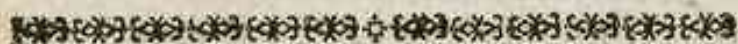
FRONTIN à Lisette.

JE viens vous dire que je vois de loin une
espece de petit Negre qui accourt.

LISETTE.

Retirons-nous vite, Madame; c'est Ar-
lequin qui vient.

(Clarice sort. Ergaste & elle se saluent.)



SCENE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

JE suis enchanté, Frontin; je suis trans-
porté! Voilà deux fois que je lui parle
aujourd'hui. Qu'elle est aimable! Que de
graces! Et qu'il est doux d'espérer de lui
plaire!

FRONTIN.

Bon ! Espérer ? Si la Belle vous donne cela pour de l'espérance, elle ne vous trompe pas.

ERGASTE.

Belfort m'y menera ce soir.

FRONTIN.

Cela fera une petite journée de tendresse assez complete. Au reste, j'avois oublié de vous dire le meilleur : Votre Maîtresse a bien des graces ; mais le plus beau de ses traits, vous ne le voyez point, il n'est point sur son visage, il est dans sa cassette. Sçavez-vous bien que le cœur de Clarice est une emplette de cent mille écus, Monsieur ?

ERGASTE.

C'est bien là à quoi je pense ? Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

FRONTIN.

C'est le beau brun que j'ai vu venir.

ERGASTE.

De quoi est-il question ?

FRONTIN.

D'un garçon très agréable que j'ai vu venir de votre terre, & qui ne demande pas la cassette du chapitre.

ERGASTE.

Un garçon très agréable ! A moi !

SCENE XII.

ARLEQUIN, ERGASTE,
FRONTIN.

ARLEQUIN *à Ergaste.*

Vous êtes mon homme ; c'est vous que
je cherche.

ERGASTE.

Parles : Que me veux-tu ?

FRONTIN.

Où est ton chapeau ?

ARLEQUIN.

Sur ma tête.

FRONTIN *le lui ôtant.*

Il n'y est plus.

ARLEQUIN.

Il y étoit quand je l'ai dit ; (*Il le remet.*)
& il y retourne.

ERGASTE.

De quoi est-il question ?

ARLEQUIN

D'un discours malhonnête que j'ai ordre
de vous tenir , & qui ne demande pas la cé-
rémonie du chapeau.

ERGASTE.

Un discours malhonnête ! A moi ! Eh ! De
quelle part ?

ARLEQUIN.

De la part d'une personne qui s'est mo-
qué de vous.

ERGASTE.

Insolent ! t'expliqueras-tu ?

ARLEQUIN.

Dites vos injures à ma commission ; c'est
elle qui est insolente , & non pas moi.

FRONTIN.

Voulez-vous que j'estropie le Comission-
naire , Monsieur ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de l'ambassade ; je n'ai point
ordre de revenir estropié.

ERGASTE.

Qui est-ce qui t'envoie ?

ARLEQUIN.

Une Dame qui ne fait point de cas de
vous.

ERGASTE.

Quelle est-elle ?

ARLEQUIN.

Ma Maîtresse.

ERGASTE.

Est-ce que je la connois ?

ARLEQUIN.

Vous lui avez parlé ici.

ERGASTE.

Quoi ! C'est cette Dame-là qui t'envoie
dire qu'elle s'est moquée de moi ?

La Méprise,
ARLEQUIN.

Elle-même en original; je lui ai aussi entendu marmoter entre ses dents, que vous étiez un grand fourbe; mais, comme elle ne m'a point commandé de vous le rapporter, je n'en parle qu'en passant.

ERGASTE.

Moi, fourbe?

ARLEQUIN.

Oui, mais, rien qu'entre les dents, un fourbe tout bas.

ERGASTE.

Frontin, après la manière dont nous nous sommes quittés tous deux, je t'ai dit que j'espérois; y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN.

Oui da, Monsieur; esprit de femme & caprice: voilà tout ce que c'est; qui dit l'un suppose l'autre. Les avez-vous jamais vû séparés?

ARLEQUIN.

Ils sont unis comme les cinq doigts de la main.

ERGASTE à *Arlequin*.

Mais, ne te tromperois-tu pas? Ne me prens-tu point pour un autre?

ARLEQUIN.

Oh, que non. N'êtes-vous pas un homme d'hier?

ERGASTE.

Qu'appelles-tu un homme d'hier? je ne t'entens point.

FRONTIN.

FRONTIN.

Il parle devous , comme d'un enfant au maillot. Est-ce que les gens d'hier sont de cette taille-là ?

ARLEQUIN.

J'entens que vous êtes ici d'hier.

ERGASTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Un Officier de la Majesté du Roi.

ERGASTE.

Sçais-tu mon nom ? Je l'ai dit à cette Dame.

ARLEQUIN.

Elle me l'a dit aussi : Un appelé Ergaste.

ERGASTE *outré.*

C'est cela même !

ARLEQUIN.

Eh bien , c'est vous qu'on n'estime pas ; vous voyez bien que le paquet est à votre adresse.

FRONTIN.

Ma foi , il n'y a plus qu'à lui en payer le port , Monsieur.

ARLEQUIN.

Non , c'est port payé.

ERGASTE.

Je suis au désespoir !

ARLEQUIN.

On s'est un peu diverti de vous en passant ;

D

La Méprise,
on vous a regardé comme une farce qui n'a
plus. Adieu. (*Il fait quelques pas.*)

ERGASTE.

Je m'y perds !

ARLEQUIN *revenant.*

Attendez... Il y a encore un petit reliqua ;
je ne vous ai donné que la moitié de votre
affaire ; j'ai ordre de vous dire... J'ai oublié
mon ordre... La moquerie, un, la farce,
deux ; il y a un troisième article.

FRONTIN.

S'il ressemble au reste, nous ne perdons
rien de curieux.

ARLEQUIN *tirant des tablettes.*

Pardi, il est tout de son long dans ces ta-
blettes-ci.

ERGASTE.

Eh, montres donc ?

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît ; je ne dois pas
vous les montrer : cela m'est défendu, parce
qu'on s'est repenti d'y avoir écrit, à cause de
la bienséance & de votre peu de mérite ; &
on m'a crié de loin de les supprimer ; & de
vous expliquer le tout dans la conversation ;
mais, laissez-moi voir ce que j'oublie...
À propos, je ne sçai pas lire : Lisez donc
vous-même. (*Il donne les tablettes à Ergaste.*)

FRONTIN.

Eh ! morbleu, Monsieur, laissez-là ces ta-

blottes, & n'y répondez que sur le dos du porteur.

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais été le pupitre de personne.

ERGASTE *lit.*

Je viens de vous apercevoir aux genoux de ma sœur. (*Ergaste s'interrompt.*) Moi ? (*Il continue.*) Vous jouiez fort bien la Comédie ; vous me l'avez donnée tantôt : mais je n'en veux plus. Je vous avois permis de m'aborder encore, & je vous le défens, j'oublie même que je vous ai vû.

ARLEQUIN.

Tout juste ; voilà l'article qui nous manquoit : plus de fréquentation ; c'est l'interdiction de la tablette. Bon soir.

(*Ergaste reste comme immobile.*)

FRONTIN.

J'avoie que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle !

ERGASTE *recourant à Arlequin.*

Arrête. Où est-elle ?

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

ERGASTE.

Attens que j'aye fait du moins un mot de réponse ; il est aisé de me justifier : elle m'accuse d'avoir vû sa sœur, & je ne la connois

PPS.

D ij

La Méprise,
ARLEQUIN.

Chanson!

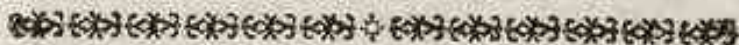
ERGASTE *en lui donnant de l'argent.*
Tiens, prens, & arrête.

ARLEQUIN.

Grand merci; quand je parle de chanson,
c'est que j'en vais chanter une; faites à vo-
tre aise, mon Cavalier; je n'ai jamais vû de
fourbe si honnête homme que vous. (*Il chan-
te, Ra, la ra ra. . .*

ERGASTE.

Amuses-le, Frontin; je n'ai qu'un pas à faire
pour aller au logis, & je vais y écrire un mot.



SCENE XIII.

ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN.

Puisqu'il me paye des injures, voyez
combien je gagnerois avec lui, si je lui
apportoïs des complimens. . . Il chante, *Ta
la la ra la ra.*

FRONTIN.

Voilà de jolies paroles que tu chantes là.

ARLEQUIN.

Je n'en sçai point d'autres. Allons diver-
tis-moi; ton Maître t'a chargé de cela; fais-
moi rire.

FRONTIN.

Veux-tu que je chante aussi ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas curieux de symphonie.

FRONTIN.

De symphonie ? Est-ce que tu prends ma
voix pour un Orchestre ?

ARLEQUIN.

C'est, qu'en fait de Musique, il n'y a que le
Tambour qui me fasse plaisir.

FRONTIN.

C'est-à-dire que tu es au concert quand
on bat la caisse.

ARLEQUIN.

Oh ! Je suis à l'Opera.

FRONTIN.

Tu as l'oreille martiale. Avec quoi te
divertirai-je donc ? Aimes-tu les contes des
Fées ?

ARLEQUIN.

Non , je ne me soucie ni de Comtes ni de
Marquis.

FRONTIN.

Parlons donc de boire.

ARLEQUIN.

Montres-moi le sujet du discours.

FRONTIN.

Le vin , n'est-ce pas ? On l'a mis au frais.

ARLEQUIN.

Qu'on l'en retire , j'aime à boire chaud.

FRONTIN.

Cela est mal sain : Parlons de ta Maîtresse.

ARLEQUIN *brusquement.*

Expedions la bouteille.

FRONTIN.

Doucement, je n'ai pas le sol, mon garçon.

ARLEQUIN.

Ce misérable ! Et du credit ?

FRONTIN.

Avec cette mine-là, où veux-tu que j'en trouve ? Mets-toi à la place du Marchand de vin.

ARLEQUIN.

Tu as raison ; je te rends justice, on ne sçauroit rien emprunter sur cette grimace-là.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen, elle est trop sincère ; mais il y a remède à tout ; paye, & je te le rendrai.

ARLEQUIN.

Tu me le rendras ? Mets-toi à ma place aussi, le croirois-tu ?

FRONTIN.

Non ; tu répons juste : mais payes en pur don, par galanterie ; sois généreux.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois ; car je suis vilain, je n'ai jamais bù à mes dépens.

FRONTIN.

Morbleu, que ne sommes-nous à Paris ?
J'aurois crédit.

ARLEQUIN.

Eh, que fait-on à Paris ? parlons de cela
faute de mieux : est-ce une grande Ville ?

FRONTIN.

Qu'appelles-tu une Ville ? Paris, c'est le
Monde ; le reste de la Terre n'en est que les
Fauxbourgs.

ARLEQUIN.

Si je n'aimois pas Lisette, j'irois voir le
monde.

FRONTIN.

Lisette, dis-tu !

ARLEQUIN.

Oui, c'est ma Maîtresse.

FRONTIN.

Dis donc que ce l'étoit ; car je te l'ai
soufflée hier.

ARLEQUIN.

Ah, maudit souffleur ! Ah, scelerat ! Ah,
chenapan !

SCENE XIV.

ERGASTE, FRONTIN.
ARLEQUIN.

ERGASTE.

Tiens, mon ami; cours porter cette lettre à la Dame qui t'envoie.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux être le Postillon du Diable, qui vous emporte tous deux, vous & ce Coquin, qui est la copie d'un fripon; ce maraud qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire; un forçier qui souffle les filles; un escroc qui veut m'emprunter du vin; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le monde, & que mon Pays n'est qu'un Fauxbourg. Cet insolent! Un Fauxbourg? Va, va, je t'apprendrai à connoître les Villes.

(*Arlequin s'en va.*)

ERGASTE à Frontin.

Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

C'est une bagatelle, une affaire de jalousie; c'est que nous nous trouvons Rivaux, & il en sent la conséquence.

ERGASTE.

E R G A S T E.

De quoi aussi t'avise-tu de parler de Lisette ?

F R O N T I N.

Mais , Monsieur , vous avez vû des amans ; devineriez-vous que cet homme-là en est un ? Dites en conscience.

E R G A S T E.

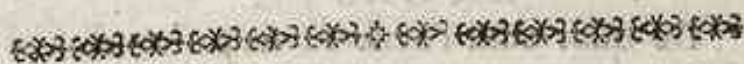
Va donc toi-même chercher cette Dame-là , & lui remets mon billet le plus tôt que tu pourras.

F R O N T I N.

Soyez tranquille , je vous rendrai bon compte de tout ceci par le moyen de Lisette.

E R G A S T E.

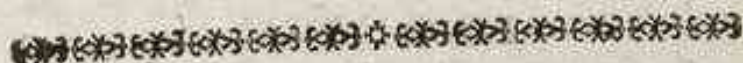
Hâte-toi , car je souffre. (*Frontin part.*)



SCENE XV.

ERGASTE *seul.*

Vit-on jamais rien de plus étonnant
que ce qui m'arrive ! Il faut absolument
qu'elle se soit méprise.



SCENE XVI.

LISETTE, ERGASTE.

LISETTE.

N'Avez-vous pas vû la sœur de Madame,
Monfieur ?

ERGASTE.

Eh non , Lisette , de qui me parles tu ? Je
n'ai vû que ta Maîtresse , je ne me suis en-
tretenu qu'avec elle ; sa sœur m'est totale-
ment inconnue , & je n'entens rien à ce
qu'on me dit-là.

LISETTE.

Pourquoi vous fâcher ? Je ne vous dis pas
que vous lui ayez parlé , je vous demande si
vous ne l'avez pas aperçue ?

E R G A S T E.

Eh ! non , te dis-je , non , encore une fois non : je n'ai vû de femme que ta Maîtresse ; & quiconque lui a rapporté autre chose a fait une imposture ; & si elle croit avoir vû le contraire , elle s'est trompée.

L I S E T T E.

Ma foi , Monsieur , si vous n'entendez rien à ce que je vous dis , je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable à cause de la question du monde la plus simple que je vous fais : à qui en avez-vous ? Est-ce distraction , méchante humeur , ou fantaisie ?

E R G A S T E.

D'où vient qu'on me parle de cette sœur ? D'où vient qu'on m'accuse de m'être entretenu avec elle ?

L I S E T T E.

Eh , qui est-ce qui vous en accuse ? Où avez-vous pris qu'il s'agisse de cela ? En ai-je ouvert la bouche ?

E R G A S T E.

Frontin est allé porter un billet à ta Maîtresse , où je lui jure que je ne sçai ce que c'est.

L I S E T T E.

Le billet étoit fort inutile , & je ne vous parle ici de cette sœur que parce que nous l'avons vûë se promener ici-près.

E ij

Qu'elle s'y promene ou non , ce n'est pas ma faute , Lisette ; & si quelqu'un s'est jeté à ses genoux , je te garantis que ce n'est pas moi.

LISETTE.

Oh , Monsieur , vous me fâchez aussi ; & vous ne me ferez pas accroire qu'il me soit rien échappé sur cet article-là ; il faut écouter ce qu'on vous dit , & répondre raisonnablement aux gens , & non pas aux visions que vous avez dans la tête ; dites-moi seulement si vous n'avez pas vu la sœur de Madame , & puis c'est tout.

ERGASTE.

Non , Lisette , non , tu me désespères !

LISETTE.

Oh ma foi , vous êtes sujet à des vapeurs ; ou bien , auriez-vous , par hasard , de l'antipathie pour le mot de sœur ?

ERGASTE.

Fort bien.

LISETTE.

Fort mal. Ecoutez-moi si vous le pouvez , ma Maîtresse a un mot à vous dire sur le Comte de Belfort , elle n'osoit revenir à cause de cette sœur dont je vous parle , & qu'elle a apperçûe se promener dans ces cantons-ci : or vous m'assurez ne l'avoir point vûe.

ERGASTE

J'en ferai tous les sermens imaginables.

LISETTE.

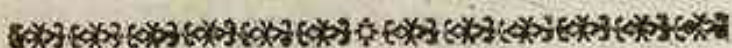
Oh je vous crois. (*à part.*) Le plaissant écart! Quoiqu'il en soit, ma Maîtresse va revenir, attendez-là.

ERGASTE.

Elle va revenir, dis tu?

LISETTE.

Oui, Clarice elle-même, & j'arrive exprès pour vous en avertir. (*à part en s'en allant.*) C'est là qu'il en tient, quel dommage!



SCENE XVII.

ERGASTE *seul.*

PUISQUE Clarice revient, apparamment qu'elle s'est défabusée, & qu'elle a reconnu son erreur.



SCENE XVIII.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

EH bien, Frontin, on n'est plus fâchée,
& le billet a été bien reçu, n'est-ce
pas ?

FRONTIN *triste.*

Qui est-ce qui vous fournit vos nouvelles,
Monsieur ?

ERGASTE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

C'est que moi qui sort de la mêlée, je
vous en apporte d'un peu différentes.

ERGASTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

FRONTIN.

Tirez sur ma figure l'horoscope de notre
fortune.

ERGASTE.

Et mon billet ?

FRONTIN.

Hélas ! c'est le plus maltraité. Ne voyez-
vous pas bien que j'en porte le deuil d'a-
vance ?

ERGASTE.

Qu'est-ce que c'est que d'avance ? Où est-il ?

FRONTIN.

Dans ma poche en fort mauvais état. (*Il le tire.*) Tenez , jugez vous-même s'il peut en revenir.

ERGASTE.

Il est déchiré !

FRONTIN.

Oh cruellement ! Et bien m'en a pris d'être d'une étoffe d'un peu plus de résistance que lui , car je ne reviendrois pas en meilleur ordre. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre disgrâce , & dont j'ai risqué de vous rapporter un certificat sur ma joue.

ERGASTE.

Lisette qui sort d'ici m'a donc joué ?

FRONTIN.

Eh que vous a - t - elle dit cette double Soubrette ?

ERGASTE.

Que j'attendisse sa Maîtresse ici , qu'elle alloit y venir pour me parler , & qu'elle ne songeoit à rien ,

FRONTIN.

Ce que vous me dites-là ne vaut pas le diable ; ne vous fiez point à ce calme-là , vous en ferez là dupe , Monsieur , nous

E iij.

La Méprise,
revenons houpillés votre billet & moi, allez-
vous en, sauvez le corps de réserve.

ERGASTE.

Dis-moi donc ce qui s'est passé ?

FRONTIN.

En voici la courte & lamentable Histoire.
J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante
pas d'ici, je vole à elle, & je l'aborde en
Courrier suppliant. C'est de la part du Mar-
quis Ergaste, lui dis-je d'un ton de voix qui
demandoit la paix. *Qu'est-ce, mon ami ? Qui
êtes-vous ? Eh, que voulez-vous ? Qu'est-ce
que c'est que cet Ergaste ? Allez, vous vous
méprenez, retirez-vous, je ne connois point
cela ?* Madame, que votre beauté ait pour
agréable de m'entendre : je parle pour un
homme à demi mort, & peut-être actuel-
lement défunt, qu'un petit Negre est ve-
nue de votre part assassiner dans des Tablettes,
& voici les mourantes lignes que vous adres-
se dans ce papier son douloureux amour. Je
pleurois moi-même en lui tenant ces pro-
pos lugubres ; on eût dit que vous étiez en-
terré, & que c'étoit votre testament que
j'apportoais.

ERGASTE.

Achevez. Que t'a-t-elle répondu ?

FRONTIN *lui montrant le billet.*

Sa réponse, la voilà mot pour mot, il
ne faut pas grande mémoire pour en retenir
les paroles.

ERGASTE.

L'ingratte !

FRONTIN.

Quand j'ai vû cette action barbare , & le papier couché sur la poussière , je l'ai ramassé ; ensuite , redoublant de zèle , j'ai pensé que mon esprit devoit suppléer au vôtre , & vous n'avez rien perdu au change ; on n'écrit pas mieux que j'ai parlé , & j'espérois déjà beaucoup de ma pièce d'éloquence , quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache , a forcé le Harangueur d'arrêter aux deux tiers de sa Harangue.

ERGASTE.

Non , je ne reviens point de l'étonnement où tout cela me jette , & ne conçois rien aux motifs d'une aussi sanglante raillerie !

FRONTIN *se frottant les yeux.*

Monsieur , je la vois , la voilà qui arrive , & je me sauve ; c'est peut-être le soufflet qui a manqué tantôt qu'elle vient essayer de faire réussir. *(Il s'écarte sans sortir.)*



SCENE XIX.

ERGASTE , CLARICE ,
FRONTIN.

CLARICE *démasquée en l'abordant, &
puis remettant son masque.*

JE prends l'instant où ma sœur , qui se promene là-bas , est un peu éloignée , pour vous dire un mot , Monsieur ; vous dev'z , dites-vous , accompagner ce soir au logis le Comte de Belfort ; silence , s'il vous plaît , sur nos entretiens dans ce lieu-ci , vous sentez bien qu'il faut que ma sœur & lui les ignorent : Adieu.

ERGASTE.

Quel étrange procédé que le vôtre , Madame ! Vous reste-t-il encore quelque nouvelle injure à faire à ma tendresse ?

CLARICE.

Qu'est-ce que cela signifie , Monsieur ? Vous m'étonnez !

LISETTE.

Ne vous l'ai-je pas dit , c'est que vous lui parlez de votre sœur , il ne sçauroit entendre prononcer ce mot-là sans en être furieux ; je n'en ai pas tiré plus de raison tantôt,

FRONTIN.

La bonne ame ! Vous verrez que nous aurons encore tort : n'approchez pas Monsieur, plaidez de loin, Madame a la main légère, elle me doit un soufflet, vous dis-je, & elle vous le payeroit peut-être. En tout cas, je vous le donne.

CLARICE.

Un soufflet ! Que veut-il dire ?

LISETTE.

Ma foi, Madame, je n'en sçais rien, il y a des fous qu'on appelle visionnaires, n'en feroit-ce pas là ?

CLARICE.

Expliquez donc cet énigme, Monsieur ; quelle injure vous a-t-on faite ? De quoi se plaint-il ?

ERGASTE.

Eh, Madame, qu'appellez vous énigme ? A quoi puis-je attribuer cette contradiction dans vos manieres qu'au dessein formel de vous moquer de moi ? Où ai-je vû cette sœur à qui vous voulez que j'aye parlé ici ?

LISETTE.

Toujours cette sœur ! Ce mot-là lui tourne la tête.

FRONTIN.

Et ces agréables Tablettes où nos soupirs sont traités de farce, & qui sont chargées d'un congé à notre adresse.

CLARICÉ *à Lisette.*

Lisette , sçais-tu ce que c'est ?

L I S E T T E *comme à part.*

Bon , ne voyez-vous pas bien que le mal est au timbre ?

E R G A S T E.

Comment avez-vous reçu mon billet , Madame ?

F R O N T I N *le montrant.*

Dans l'état où vous l'avez mis , je vous demande à présent ce qu'on en peut faire.

E R G A S T E.

Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire !

F R O N T I N.

Violer le droit des gens enma personne ; attaquer la jouë d'un Orateur , la forcer d'esquiver une impolitesse ; où en seroit-elle si elle avoit été mal-à-droite ?

E R G A S T E.

Méritois-je que ce papier fût déchiré ?

F R O N T I N.

Ce soufflet étoit-il à sa place ?

L I S E T T E.

Madame , sommes-nous en sûreté avec eux ? Ils ont les yeux bien égarés.

C L A R I C É.

Ergaste , je ne vous crois pas un insensé , mais tout ce que vous me dites-là ne peut être que l'effet d'un rêve ou de quelque

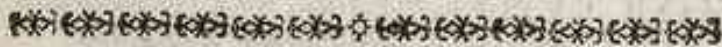
erreur dont je ne sçai pas la cause; voyons....

L I S E T T E.

Je vous avertis qu'Hortense approche;
Madame.

C L A R I C E.

Je ne m'écarte que pour un moment,
Ergaste, car je veux éclaircir cette aventure-
là. (*Elles s'en vont.*)



S C E N E X X.

E R G A S T E , F R O N T I N .

E R G A S T E.

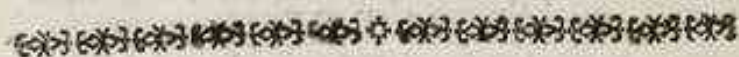
MAis en effet, Frontin, te lerois-tu
trompé? N'aurois-tu pas porté mon
billet à une autre?

F R O N T I N.

Bon, oubliez-vous les Tablettes? Sont-
elles tombées des nuës?

E R G A S T E.

Cela est vrai.



SCENE XXI.

HORTENSE, ARLEQUIN,
FRONTIN.HORTENSE *masquée, qu'Ergaste prend
pour Clarice à qui il vient de parler.*

Vous venez de m'envoyer un billet ;
Monsieur, qui me fait craindre que
vous ne tentiez de me parler, ou qu'il ne
m'arrive encore quelque nouveau message
de votre part, & je viens vous prier moi-
même qu'il ne soit plus question de rien,
que vous ne vous ressouveniez pas de m'a-
voir vûë, & sur tout que vous le cachiez
à ma sœur comme je vous promets de le
lui cacher à mon tour ; c'est tout ce que
j'avois à vous dire, & je passe.

ERGASTE *étonné.*

Entens-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Mais où diable est donc cette sœur ?



SCENE XXII. & dernière.

HORTENSE, CLARICE,
LISETTE, ERGASTE,
FRONTIN, ARLEQUIN.

CLARICE *à Ergaste & à Hortense.*

QUoi ! ensemble ; vous vous connoissez donc ?

FRONTIN *voyant Clarice.*

Monsieur, voilà une friponne sur ma parole.

HORTENSE *à Ergaste.*

Etes-vous confondu ?

ERGASTE.

Si je la connois , Madame , je veux que la foudre m'écrase.

LISETTE.

Ah ! le petit traître !

CLARICE.

Vous ne me connoissez point.

ERGASTE.

Non , Madame , je ne vous vis jamais , j'en suis sûr , & je vous crois même une personne apostée pour vous divertir à mes dépens , ou pour me nuire. (*Et se tournant du côté d'Hortense.*) Et je vous jure , Madame ,

4 *La Méprise ,*
par tout ce que j'ai d'honneur....

HORTENSE *se démasquant ;*

Ne jurez pas , ce n'est pas la peine , je
ne me soucie ni de vous ni de vos sermens.

ERGASTE *qui la regarde.*

Que vois-je ! Je ne vous connois point
non plus.

FRONTIN.

C'est pourtant le même habit à qui j'ai
parlé , mais ce n'est pas la même tête.

CLARICE *en se démasquant.*

Retournons-nous en , ma sœur , & soyons
discrettes.

ERGASTE *se jettant aux genoux de
Clarice*

Ah ! Madame , je vous reconnois , c'est
vous que j'adore.

CLARICE.

Sur ce pied-là , tout est éclairci.

LISETTE.

Oui , je suis au fait. (*à Hortense.*) Mon-
fieur vous a sans doute abordée , Madame ,
vos habits se ressembtent , & il vous aura
toujours pris pour Madame à qui il parla
hier.

ERGASTE.

C'est cela même , c'est l'habit qui m'a
jetté dans l'erreur.

FRONTIN.

Ah ! nous en tirerons pourtant quelque
chose ;

chose. (à Hortense.) le soufflet & les tablettes sont sans doute sur votre compte, Madame ?

HORTENSE.

Il ne s'agit plus de cela, c'est un détail inutile.

ERGASTE à Hortense.

Je vous demande mille pardons de ma méprise, Madame, je ne suis pas capable de changer, mais personne ne rendroit l'infidélité plus pardonnable que vous.

HORTENSE.

Point de complimens, Monsieur le Marquis, reconduisez-nous au logis sans attendre que le Comte de Belfort s'en mêle.

LISETTE à Ergaste.

L'aventure a bien fait de finir ; j'allois vous croire échappés des petites Maisons.

FRONTIN.

Va, va, puisque je t'aime, je ne me vante pas d'être trop sage.

ARLEQUIN à Lisette.

Et toi, l'aimes-tu ? Comment va le cœur ?

LISETTE.

Demandes lui en des nouvelles, c'est lui qui me le garde.

- F I N.

F

